

▪ **Une physicienne en Résistance** par Marie Thérèse Pourprix

Répondant à mes questions sur les femmes de la faculté des sciences de Lille, où elles sont peu nombreuses et peu visibles, certains d'entre vous m'avaient parlé de **Françoise Bourdelet**, jadis enseignante en physique. Son tempérament bien trempé, ses exigences pédagogiques et son possible engagement dans la Résistance avaient laissé des traces... Je découvrais ensuite son dossier au Service Historique de la Défense à Vincennes et un autre dossier la concernant aux Archives départementales du Nord. Mieux : elle a témoigné de son évasion sous son nom de jeune fille, Françoise Dupont, dans le livre *Femmes dans la guerre, 1940-1945* des Editions du Félin, paru en 2004. Avec l'autorisation des Editions du Félin, ce récit se trouve ci-après. Je n'ai pu m'empêcher d'y recopier aussi la préface, belle et exaltée – mais comment ne pas comprendre ? – de Lydie Salvayre et la contribution de Pierre Piganiol éclairant l'engagement de Françoise Dupont.

Françoise Dupont naît à Lille le 15 mai 1919 et décède le 26 mars 2000. Elle fait ses études à l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres. Agrégée, elle est nommée au lycée Fénelon de Lille où Agnès Bauer, par exemple, est son élève. À la faculté des sciences de Lille où elle arrive aux environs de 1958, elle travaille en recherche avec Jacques Tillieu et enseigne l'optique, la mécanique quantique et assure la préparation de l'agrégation. À titre anecdotique, Michel Parreau doit intervenir auprès d'elle pour qu'elle tolère de la part de ses étudiants l'écriture au stylo-bille, instrument qui venait de faire son apparition.

Texte paru dans le Blog-ASAP (mars-juin 2020), Jour 61 (samedi 16/5/2020)

---

***Femmes dans la guerre, 1940-1945*** préface de Lydie Salvayre

Editions du Félin, Collection Résistance – Liberté – Mémoire, 2004

**(p.77) Françoise DUPONT**

**Mon évasion**

« Toujours, j'ai été guidée par des idées simples, voire simplistes : quand un pays est occupé, avili, pillé, aux citoyens de tout faire pour le libérer ; quand on est prisonnier, on s'évade ; on ne travaille pas pour l'ennemi.

Tout faire ? Longtemps je dus me borner à lacérer les affiches de l'occupant, à sectionner sur les routes ses fils télégraphiques, à ignorer la presse et le cinéma vendus, à accumuler les pièces de monnaie...

Certes j'avais pensé rejoindre l'Angleterre, prête à me lancer à la nage du cap Gris-Nez, mais j'admis que j'y serais plus encombrante qu'utile – en supposant que j'y arrive. Plusieurs de mes amies de l'ENS avaient en France libre leur père et/ou leurs frères, mais semblaient se contenter de leur situation : Suzanne Siauve (59<sup>e</sup> promotion, lettres) par exemple, dont j'appris seulement après la guerre qu'avec Suzanne Duchemin (61<sup>e</sup> promotion, lettres) et Madeleine Lechat (62<sup>e</sup> promotion, lettres) elle avait convoyé des enfants juifs, que la famille Siauve hébergeait à Lille avant de pouvoir les conduire à Trélon. C'est seulement en août 1943 qu'Odette Marie (58<sup>e</sup> promotion, sciences) qui travaillait depuis un an dans le réseau Vélites-Thermopyles, me dit qu'enfin on voulait bien m'engager.

Bien sûr je n'hésitais pas. Mais j'étais peu douée pour le renseignement : je vois mal, je parle peu et bien des choses m'échappent. Au total mon rôle fut essentiellement de faire écran entre Madeleine – l'agent de liaison qui nous livra, suivie puis séduite par un Français de la Gestapo - et Marina, extraordinaire source d'informations sur le port de Dunkerque où les Allemands s'activaient.

Après mon arrestation, je n'ai eu qu'une pensée : m'évader.

D'une prison (Loos-lez-Lille, puis Bruxelles-Saint-Gilles), l'évasion me paraissait impossible sans complice. Mais je sentis venir l'espoir lorsqu'on vint m'appeler dans la cellule de Saint-Gilles pour me déporter.

La fuite demeurait impossible entre la prison et le train : quelques évasions avaient réussi les semaines précédentes lorsque ce trajet se faisait à pied. Aussi nous fûmes bouclés dans des cars sous haute surveillance.

Mais dans le train, si les hommes furent enfermés comme des bestiaux, les quarante-neuf femmes jouirent d'un wagon de voyageurs, il s'avéra que les gardiens, au lieu de surveiller chacun son compartiment, s'étaient groupés avec quelques femmes de mauvaise vie et qu'il était possible d'aller dans les compartiments voisins, d'aller aux toilettes sans attirer leur attention. La fenêtre des toilettes était étroite, garnie de barbelés. Je pouvais toujours la casser mais ensuite... comment passer par celle-ci ? Au moins fallait-il attendre qu'il fit noir – et alors nous serions en Allemagne. Comment ai-je fait ? Je passai d'abord les jambes de sorte que le bord de la vitre cassée releva mes vêtements et m'entailla profondément la cuisse, puis je me poussai des mains pour tomber sur le ballast au grand dam de mes arcades sourcilières et de mon crâne, d'où l'inconscience prolongée – départ le 9 août 1944, réveil le 16 – et le flou de mon récit.

Pas de souvenir précis de cette première évasion, réussie puisqu'elle remplaça le Konzlag de Ravensbrück par l'hôpital de Hamm en Rhénanie.

Un peu plus de deux mois plus tard, le 26 octobre 1944, je tentai la deuxième évasion. Il le fallait puisque, pour quelques jours seulement, j'avais dans ma chambre une Allemande bon teint et que la porte n'était pas fermée à clef. Je le pouvais puisque la compresse plaquée sur l'énorme blessure de ma cuisse, récemment réduite par une application de nitrate d'argent, avait fait place à un bandage solide avec lequel la marche était possible. Je parvins à sortir de la chambre avec manteau et chaussures, je traversai l'hôpital, trouvai la sortie, puis marchai vers l'ouest. Tout cela sans mal, les ampoules aux talons me gênant plus que la blessure.

Le deuxième jour, ayant passé la nuit dans une meule de foin, j'arrivai à l'hôpital de Dortmund et recherchai, pour m'installer, un *Bunker*.

À Hamm, c'est dans cet abri de béton que les civils se réfugiaient pendant les alertes. Ceux qui n'avaient plus de logement y vivaient en famille. A Dortmund le *Bunker* n'était pas public, le gardien me remit aux infirmières à qui je demandai asile pour la nuit, trop mal en point, expliquai-je, pour rentrer au logis. Le lendemain ma température dépassant 40°, l'infirmière m'interdit de repartir. Mais la deuxième évasion me faisait passer de la condition de déportée résistante – *Terrorist* – à celle de « travailleuse libre ». Mais l'on pouvait découvrir mes mensonges et me mettre en prison ou dans un camp. La semaine suivante, j'étais d'attaque pour partir. Mais il n'y eut pas à livrer bataille et c'est très

officiellement que je quittai l'hôpital de Dortmund, munie d'un certificat attestant que je n'avais pas de tickets de ravitaillement et d'un autre signalant que ma blessure était améliorée mais pas guérie.

Départ sans évasion, mais j'avais bien amélioré ma situation. Je savais quelles villes il fallait atteindre – Essen, Duisburg, Mörs,...- j'avais deux bandes de gaze pour protéger mes talons, un peu d'argent – un prisonnier français logé à l'hôpital – et, par ces vents favorables, une confiance nouvelle. J'allai d'abord à pied, puis, m'enhardissant, j'empruntai le tramway, puis un train inopinément bloqué à Duisburg. Nuit dans la gare, matinée dans les rues où les coups de feu chassent la dure année 1944. Pleine d'espoir, je me souhaitai une bonne année 1945 et repartis à pied vers le Rhin et le front.

Le Rhin se traverse sans mal : une demi-heure d'attente pendant laquelle je ne cherchai pas à attendrir la sentinelle, mais à trouver une idée : un signe de la main me donne la solution.

Quelques kilomètres dans une voiture de la Wehrmacht, beaucoup plus à pied pour arriver à Geldern. La première nuit dans un camp de Polonaises très accueillantes, la suivante dans une étable. À Bergen c'était le front. J'y fus reçue gentiment (café, biscuits) puisque j'avais prétendu qu'après un séjour à l'hôpital, je rentrais à la ferme où je travaillais avant d'être blessée. Mais je suis refoulée, emmenée de poste en poste, car on ne sait que faire de moi. Deux jours dans la salle de police de Uedem, deux heures horribles à Düsseldorf où certains prisonniers rugissent dans leur cage de béton, trois semaines dans la charmante petite prison du village de Ratingen où j'attends qu'on ait « vérifié » mes affirmations. Mais c'est aux Canadiens qu'il faudrait poser la question puisqu'ils occupent les lieux où j'étais censée travailler ! Faute de mieux, on m'envoie comme aide cuisine dans un restaurant de Düsseldorf. Je file après quelques jours, munie de chaussures prêtées par le cordonnier qui répare les miennes, d'un pansement fraîchement refait par une infirmière, de la connaissance des villes proches du front, du carton qui m'envoyait au restaurant, plus crayon et gomme qui me permettront d'y inscrire successivement les noms des villes à traverser.

Le 6 février, j'atteins de nouveau le front, à Rurich. Impossible de passer car tout est inondé, dit l'officier qui me fait conduire au village voisin, Baal, où logent deux femmes de la défense antiaérienne. Renvoyée vers Essen, je crois bon d'attendre le soir pour reprendre la route de Rurich, mais elle est gardée. Au bruit de mes pas, la sentinelle s'inquiète, alerte son camarade, mais ils n'osent s'approcher et, par les champs, je regagne mon abri. Au matin, la route est libre... mais la pancarte indiquant *Minnenfelder* (terrain miné) m'explique la crainte des soldats. Invulnérable je continue vers les régions inondées, et c'est dans l'eau jusqu'au cou qu'on me repêche.

Je repasse de poste en poste – quel ballot encombrant ! – et aboutis dans un *Arbeitserziehungslager* où on entend des obus émis d'un côté éclater de l'autre : si je ne passe pas le front, il finira bien par me passer dessus. Mais non, je suis ramenée à Dusseldorf par un vieux gardien auquel je fausse compagnie à München-Gladbach : il prendra le train tout seul !

Nouvelle marche dans la campagne, nouvel arrêt à l'entrée de la zone des armées, mais cette fois le type qui m'interroge ne veut pas me croire. Après mon habituelle obstination, il me faut bien reconnaître que le carton a été gommé ; progressivement, les autres papiers du porte-cartes établissent alors ma perfidie et la crédulité de tous ceux qui m'ont laissée passer. Abandonnant son poste – quelle imprudence ! – le soldat me conduit à quelques kilomètres dans un camp de travailleuses russes. Comme les précédentes (Polonaises de Geldern, Russes de Rath), celles-ci m'accueillent avec joie et fierté : une Française ! Le commandant du camp dit et répète qu'il est un

bon père. Je suis décidée à attendre là les Américains tout proches. Mais le lendemain, le « bon père » prétend me faire travailler (travail de guerre, qui plus est) et je reprends la route le surlendemain. Que faire ? Essayer la Suisse, le front russe ? Heureusement il faudrait un laissez-passer pour rentrer en Allemagne civile alors que je suis dans la zone militaire.

Alors je me terre dans l'église du village de Bracht pour une petite semaine à attendre l'arrivée des Américains, le 1<sup>er</sup> mars 1945. »

---

## Femmes dans la guerre

Textes de Christiane Audibert-Boulloche, Françoise de Boissieu, Françoise Dupont, Gisèle Guillemot, Catherine Janot, Anise Postel-Vinay, Lucienne Rolland, Suzanne Roquièrre-Salmanowicz, Odile de Rouville, Marie-Claire Scamaroni, Rose Vincent-Jurgensen.

### (p. 9) Début de la préface de Lydie Salvayre dédiée à Sophie Scholl.

« Sans aucune déclamation, sans aucune proclamation, sans aucune emphase,

Sans aucun dogme sur lequel s'appuyer, sans aucun décret, sans aucun concile,

Sans aucune autorisation, sans aucune permission, sans aucun blanc-seing,

Sans aucune expérience, ni aucun modèle auquel se conformer,

Sans aucun bénéfice escompté, sans attente d'aucune gloire, sans le souci d'aucune renommée,

Sans arme,

Sans aucune obligation, sans aucune intimidation, sans l'ordre d'aucun chef, ni d'aucun sous-chef, ne d'aucune sommité, ni de personne,

Une poignée de folles, j'ai bien dit de folles, entrèrent en résistance entre 1940 et 1943.

Une poignée de folles entrèrent en résistance, sans rien d'autre pour se mouvoir que le sentiment de l'inacceptable.

Une poignée de folles firent le pari fou, le pari qui paraissait fou à l'époque, qu'un autre ordre était possible que celui qu'elles subissaient dans la honte et le dégoût.

Une poignée de folles se jetèrent dans la lutte, portées par une sorte d'évidence, et presque sans réfléchir.

... »

---

(p. 81). **Pierre Piganiol**

« Née le 12 mai 1919, Françoise Dupont entre à l'École normale supérieure de Sèvres en 1938 (58<sup>ème</sup> promotion) dans la section de sciences physiques. Elle est travailleuse, énergique et douée. Elle supporte mal l'effondrement de la France en juin 1940 et se demande aussitôt ce qu'elle peut faire contre l'occupant. Comment « résister », seule et sans contacts. Ce n'est qu'en 1943 qu'elle découvre qu'une autre sévrienne de sa promotion, Odette Marie, a des liens avec un réseau rattaché au Bureau central de renseignements et d'action de Londres, pour lequel elle a effectué une liaison délicate à Toulouse en 1942.

Au cours d'une rencontre organisée avec les chefs du réseau Vélites, sa volonté de servir la Résistance leur apparaît extrêmement forte, appuyée par un caractère particulièrement solide. C'est juste le moment où le réseau cherche à sécuriser ses filières de liaison avec les agents de terrain. Les agents qui relèvent les informations passent beaucoup de temps en transports et il est difficile de varier leurs itinéraires. Ils peuvent donc être suspectés, être suivis, et mettre aussi en danger les fournisseurs de renseignement. Il faut donc introduire entre les agents de terrain et les liaisons avec l'état-major du réseau des coupures à toute épreuve.

Le réseau dispose en particulier d'une importante base dans le port de Dunkerque qu'il faut sécuriser au maximum ; les adresses et les pseudonymes des agents sur place sont donc changés, les agents seront désormais coupés du système de ramassage du courrier qui sera pris en charge par une « coupure », poste ingrat et dangereux auquel le courage et l'intelligence de Françoise Dupont la destinait. Elle eût certainement préféré entrer dans un réseau d'action et il était prévu que son rôle de coupure serait par nécessité de courte durée. Nous pensions qu'au bout de trois mois elle passerait à celui d'agent de liaison entre les sections du maquis de Corrèze auquel nous étions liés.

Françoise Dupont a joué magnifiquement son rôle entre Amiens et le Nord dont elle connaissait bien la géographie. Malheureusement nos inquiétudes se révélèrent justifiées et Françoise fut arrêtée le 14 février 1944. Elle sut égarer les interrogatoires sur de fausses pistes et le groupe de Dunkerque ne fut pas inquiété.

Déportée le 9 août 1944, elle réussit à s'évader du train, puis à se déplacer quasi librement en Allemagne, et à rejoindre la ligne de front. Elle retrouve toute sa liberté en mars 1945.

Son témoignage montre son indomptable énergie, et sa dose d'astuce ; mais c'est en plus un document historique par ce qu'elle révèle de l'état de la société des civils allemands au moment du débarquement. Elle nous a quittés le 26 mars 2000. »

Pierre Piganiol

---

Au sujet de Pierre Piganiol et de Françoise Dupont, voir aussi

<http://www.memoresist.org/resistant/pierre-piganiol/>